

Sécularisée et laïcisée, notre époque n'en répond pas moins à toute une série d'interdits moraux

Une nouvelle liste de péchés capitaux

« ANNE-SYLVIE SPRENGER
PROTESTINFO »

Vices et vertus (4) » D'où viennent les sept péchés capitaux, quel est leur rôle dans la tradition religieuse et qu'en reste-t-il aujourd'hui? Une série d'été à l'odeur de soufre.

Si l'on croyait s'être débarrassé de toute morale en se libérant du carcan de la religion, c'est raté! Sécularisée, laïcisée, notre époque n'en répond pas moins à toute une série de nouveaux interdits moraux. «Notre société est beaucoup plus moralisatrice qu'elle ne le croit, formule le philosophe français Olivier Abel. On a affaire à beaucoup de morale, surtout dans les domaines où on prétend qu'il n'y en a pas: nos magazines et nos séries télé en sont remplis!»

Même son de cloche du côté du théologien neuchâtelois Denis Müller, de l'UNIGE. «C'est un des paradoxes théologiques du monde présent: la notion de péché a à la fois complètement disparu, tout en étant omniprésente.»

«Dans nos démocraties modernes, on ne fait plus face à un centre où se décident les questions du bien et du mal, comme c'était le cas avec l'Eglise, expose le politologue fribourgeois Nicolas Hayoz. On est loin de la situation de pays très religieux comme l'Iran, par exemple, ou encore de la réalité chinoise, où le Parti communiste ne se contente pas de gérer les affaires politiques mais définit également la manière dont il convient de se comporter.»

Pensée polarisée

Pourtant, «une nouvelle bien-pensance s'est installée. On n'a plus le droit aujourd'hui de penser ou de dire certaines choses, sans être automatiquement classé du côté des partisans du mal, expose l'éthicien protestant Denis Müller. On le voit très bien



Le décès tragique de George Floyd a généré une sorte de «moralisation spontanée» sous l'impulsion du mouvement Black Lives Matter. Keystone

MORALES PLURIELLES ET SUBJECTIVES

«La transcendance n'existe pas, on est aujourd'hui dans l'auto-transcendance», lâche le philosophe Olivier Abel. Détachées de toute verticalité, nos morales contemporaines en perdent leur valeur universelle et intemporelle. Elles s'attachent de fait à leurs propres justifications, et donc à leur époque et leurs multiples subjectivités. «Nos morales sont très utilisatrices, un peu égoïstes, observe-t-il. On cherche toujours un bien, on ne fait pas le bien pour le bien.»

La morale de l'un peut donc se confronter à la morale de l'autre? «Absolument, il peut même y avoir des conflits d'altruismes.» C'est le cas lors de situations tragiques comme celle vécue dans l'affaire Vincent Lambert. «Les vraies grandes tragédies de l'histoire humaine, ce sont des conflits entre des biens et des devoirs, qui sont aussi importants l'un pour l'autre mais qui n'arrivent pas à se rendre compatibles», expose-t-il. «Il y a mille manières d'aimer son prochain.» ASS

dans les débats épineux sur l'avortement, l'euthanasie, le mariage pour tous, le terrorisme... On en fait des absolus, toute nuance est refusée.»

Denis Müller dénonce alors «une éthique toute faite, qui tombe du ciel, une critique de l'évidence», qui aurait remplacé une éthique réflexive et critique. «Je peux par exemple être prêt à gober toutes les théories officielles sur le climat, illustre-t-il. Il n'y a pas qu'une seule manière d'interpréter son évolution. On devrait donc pouvoir revendiquer son droit au libre arbitre et les critiquer sans être taxé de climatoscepticisme.»

Mouvements spontanés

Mais d'où viennent alors ces nouvelles normes éthiques? Clairement de la base, répond le politologue. «Avec les nouveaux médias et médias sociaux, on assiste à une multiplication des centres de moralité.» Et de citer le mouvement Black Lives Matter, où «il a suffi d'un événement, ici le décès tragique de George Floyd, pour que tout à coup le racisme quotidien dont personne ne parlait pendant des décennies déclenche une contestation internationale, une sorte de moralisation spontanée.»

Autre exemple avec la nouvelle exigence d'exemplarité qui sévit dans le domaine politique. On l'a vu avec l'affaire François de Rugis et François Fillon, «certains comportements qui étaient considérés comme normaux il y a quelques années encore ne sont plus acceptés, décrit Nicolas Hayoz. Face aux médias qui enquêtent et accusent toujours plus, il a fallu remettre de la morale dans l'économie, la politique, la science – des espaces que l'on croyait en dehors de la morale.»

Finalement, que penser de ces nouveaux diktats moraux? Pour le politologue, ces pressions moralisatrices peuvent avoir des effets aussi vertueux

que nocifs: elles peuvent aussi bien aider à faire avancer des causes respectables que brider toute une partie de la population – «le politiquement correct peut devenir totalitaire».



«Le politiquement correct peut devenir totalitaire»

Nicolas Hayoz

Au sein de cette variété de nouvelles règles morales, le philosophe Olivier Abel voit cependant émerger une certaine constante, dessinant les contours de ce que serait notre éthique contemporaine: «Notre valeur absolue, c'est la liberté. Tout ce qui s'oppose à notre émancipation est perçu comme le mal.» Plus libérale, notre société serait-elle également plus empathique envers les individus que par le passé? Que nenni, répond le philosophe. «Car si notre société voit des choses qu'elle ne voyait pas auparavant, comme la pédophilie ou l'esclavage dans l'Antiquité, elle reste incapable de voir certaines souffrances actuelles, comme par exemple celle des enfants de parents divorcés.» Selon lui, notre société serait d'ailleurs aujourd'hui globalement «davantage sensible aux inégalités qu'aux humiliations, comme celles dévoilées lors de la crise des gilets jaunes.» >>

> Avec cet article s'achève notre série sur les péchés capitaux. A retrouver sur laliberte.ch/religions

Grandchamp, havre de paix sur le littoral neuchâtelois

Sanctuaires (4) » Durant l'été, nous vous proposons la découverte de lieux de ressourcement méconnus de Suisse romande.

Situé à moins de 10 km de Neuchâtel, le hameau d'Areuse est un ensemble de maisons historiques bien conservées qui abritèrent au XVIII^e siècle des fabriques d'indiennes. Ces toiles de coton imprimées étaient en partie acheminées vers les ports négriers de France, et servaient alors de monnaie d'échange pour acquérir des esclaves en Afrique, déportés ensuite vers les Amériques dans le cadre du commerce triangulaire.

Tout sourire, Sœur Anneke, qui nous guide vers la magnifique chapelle de l'Arche – le cœur de la vie spirituelle de la Communauté de Grandchamp

– connaît ce pan sombre de l'histoire de la région, où émergent les noms de Neuchâtelois fameux comme David de Pury, Pierre-Alexandre du Peyrou ou encore Jacques-Louis de Pourtalès. La chapelle est justement installée à l'étage d'un haut bâtiment en bois qui servait à l'époque au séchage des cotonnades imprimées. L'esprit de ces lieux est pourtant aux antipodes de ce passé longtemps ignoré.

C'est là, dans cette chapelle, une vaste salle de bois brun, éclairée par d'étroites verrières multicolores, qu'ont lieu les quatre offices qui rythment la journée des 38 sœurs venant de différentes traditions protestantes: réformée, luthérienne, baptiste, méthodiste... «Nos



La Communauté de Grandchamp est de tradition protestante. Elle a adopté la règle et la liturgie de Taizé. Jacques Berset

sœurs viennent de toute l'Europe: Suisse, France, Autriche, Allemagne, Pays-Bas, Tchèque, Lettonie, sans oublier

une sœur originaire de la République démocratique du Congo. La plus jeune a 27 ou 28 ans, la plus âgée près de

90 ans», détaille la religieuse néerlandaise.

Si la vie de la communauté repose sur trois piliers, à savoir la vie de prière, la vie commune et l'accueil, le quotidien des sœurs a bien changé depuis le semi-confinement imposé en mars dernier. «Nous n'accueillons plus d'hôtes. Nous avons fermé, non seulement pour nous protéger, mais surtout pour protéger les autres, souligne la religieuse.

«C'est une expérience unique, j'espère, mais c'est aussi un temps de prière intensive. Nous n'avons pas chômé pendant ce semi-confinement, profitant d'effectuer d'autres tâches. Nous n'avons jamais eu autant de contacts par téléphone, par courriel. Depuis l'éclatement de la pandémie, la

fréquentation sur internet a explosé. Les gens ont pu suivre les retraites de Pâques et de Pentecôte sur la Toile et faire le cheminement avec nous. Dans ce sens, ce moyen de communication est magnifique!»

En temps normal, la communauté peut accueillir une quarantaine d'hôtes, qui dorment dans de petites cellules très simples, «de style monastique». Parmi eux, un nombre non négligeable de catholiques, qui apprécient l'esprit œcuménique qui anime toute la communauté. «L'accueil est notre principale source de revenus et l'absence d'hôtes cause un gros trou dans les finances!» note Sœur Anneke. Grandchamp espère pouvoir reprendre cette activité à partir de la mi-août. >>

JACQUES BERSET/CATH.CH